L'EPOUVANTE.

—Comme ça, vous nous quittez? me dit l'infirme.....

—Il le faut. Je dois être à Marseille lundi matin. Je prends ce soir, à la gare de Lyon, le rapide de 10 h. 50. C'est un bon train.... Mais vous devez le connaître, puisque, si je ne me trompe, avant votre maladie, vous étiez employé au P. L. M.?

Il ferma les yeux, et, devenu soudain très pâle, murmura:

—Oui.... je le connais... oh! oui!.....

De grosses larmes coulaient sur ses joues. Il se tut un instant et reprit:

—Personne ne le connaît mieux que moi!.....

Je crus que le seul souvenir de son ancienne profession l'avait attendri, et je lui dis:

—Ah! c'est un beau métier! Un métier intelligent!

Il tressaillit, et son pauvre corps paralysé tendu dans un effort violent, comme s'il avait voulu se redresser, les yeux secs, mais remplis d'angoisse, il protesta:

—Oh! monsieur! ne dites pas cela! Un beau métier!.... Vous voulez dire un métier de terreur et de mort.... Un métier d'épouvante et de cauchemar.... Tenez.... Je ne vous suis rien, mais faites moi un plaisir.... Prenez le train que vous voudrez, mais pas celui de 10 heures 50.....

—Et pourquoi, fis-je en souriant. Seriez vous superstitieux?

—Je ne suis pas superstitieux.... Je suis simplement le mécanicien qui conduisait le rapide 17 le jour de la catastrophe du 24 juillet 1894. Et c'est un tel souvenir dans ma vie que rien ne pourra jamais l'effacer de ma mémoire....

Nous étions partis de la gare de Lyon à l'heure réglementaire, et nous roulions depuis deux heures environ,—il avait fait une journée étouffante.—Sur la plate forme de la machine, malgré la vitesse considérable à laquelle nous marchions, l'air nous arrivait dans la figure, lourd, écœurant. Un vrai temps d'orage, quoi.....

Tout d'un coup, comme si l'on avait tourné le bouton d'une lampe électrique, tout s'éteignit dans le ciel. Plus une étoile. Plus de lune, et de grands éclairs qui rayaient la nuit d'une clarté si violente et si blanche, qu'après eux l'obscurité semblait aussi épaisse que de l'encre.

Je dis à mon chauffeur:

—Ça y est! Il va pleuvoir!

Il me répondit:

—Il ne sera que temps! C'est à n'y plus tenir dans cette fournaise. Par exemple, il faudra faire attention aux signaux.

—Pas peur! J'ouvre l'œil!

Cela tonnait si fort que je n'entendis plus ni le fracas des roues, ni le souffle de la locomotive.

La pluie ne venait toujours pas, et l'orage se rapprochait. Nous filions dans sa direction. On aurait dit que nous courions après.

On a beau n'être pas poltron, cela fait tout de même quelque chose de se sentir lancé dans la tourmente sur cette bête d'acier qui fonce comme une folle.

Devant nous—oh! pas à cent mètres—un éclair piqua droit au sol, et il flambait encore devant mes yeux, qu'une détonation terrible retentit, puis une autre, si déchirante, que je fermai les yeux, et m'abattis sur les genoux.

Je demeurai ainsi quelques secondes, ayant perdu toute notion des choses, ahuri, assommé, dans cette espèce de torpeur où doivent se trouver les gens après un formidable coup de poing sur la nuque.

Enfin, je revins à moi. J'étais toujours sur les genoux, le dos appuyé à la paroi de la plate-forme. Il me semblait que je revenais de centaines de lieues. J'essayai de me relever. Impossible. Mes jambes restaient sous moi, molles, impuissantes. Je crus m'être cassé quelque chose dans ma chute. Pourtant, je n'éprouvais aucune douleur, si légère fût-elle. Je voulus, m'aidant de mes mains, me redresser .... Mes bras pendaient inertes à mes côtés!

J'étais là, affalé comme une loque, avec cette sensation vraiment extraordinaire que mes bras ni mes jambes n'étaient plus à moi; que je ne leur commandais plus .... ou qu'ils ne voulaient plus m'obéir .... que c'étaient des choses sans vie, tout comme mes vêtements que le vent soulevait .... Je ne sais quel sentiment ou quelle force m'empêchait d'ouvrir les yeux.

Nous roulions à toute vitesse. L'orage grondait encore, mais moins rude, plus éloigné. La pluie tombait. Je l'entendais crépiter sur l'acier, et je sentais des gouttes tièdes sur ma figure.

Une grande détente s'était faite en moi. Je me sentais vraiment bien, tout à fait bien, un peu las seulement. Le souvenir de mon métier, de mon travail, m'arracha cependant à ma somnolence, et, ne comprenant pas encore par quel étrange phénomène j'étais comme paralysé, j'appelai mon chauffeur pour qu'il m'aidât à me relever:

Pas de réponse!

Il y a un bruit étourdissant sur une machine en vitesse. Je le hélai plus fort.

—François! Hé! François! Un coup de main!....

Rien! Alors, une angoisse me prit. J'avais peur. Peur de quoi? De quoi?.... Je ne sais pas!.. J'ouvris les yeux et je poussai un hurlement: oui je dus hurler d'épouvante.

La plate-forme était vide. Mon chauffeur avait disparu!

Dans cette seconde, avec une rapidité, une clarté surprenantes, tout ce qui s'était passé depuis le coup de tonnerre qui m'avait jeté à genoux apparut.

La foudre avait éclaté sur nous, tuant mon chauffeur qui avait roulé sur la voie. Moi, j'étais paralysé!.....

Non, monsieur, quand je serais savant et que je chercherais des mots et des mots, nulle parole au monde ne saurait vous donner une idée de la terreur qui s'empara de moi.

Je sais qu'au feu les soldats voient tomber leur camarades autour d'eux, et n'en demeurent pas moins à leur poste, l'arme à la main. Mais il savent d'où vient le coup qui les frappe. Ils voient les corps effondrés. Ils redoutent la balle et l'attendent, pourtant. Mon compagnon à moi m'avait été enlevé comme par magie, arraché! .... volatilisé!....

Ceci n'est rien encore. A peine cette première vision se fut-elle précisée qu'une autre monta, et celle-là si terrible que je ne puis l'évoquer sans frémir.

Derrière moi, dans leur wagon, deux cents voyageurs dormaient ou conversaient paisiblement; deux cents êtres humains emportés dans une course vertigineuse; deux cents qui galopaient vers la mort, car ils n'avaient pour les conduire qu'une loque, une chose inerte et sans force, incapable même d'étendre un bras, un paralytique .... Un infirme.... Moi!....

Et plus mon corps était incapable d'agir, plus ma pensée jonglait avec les visions, les souvenirs.

D'abord, ce fut le profil même de la ligne qui m'apparut. Devant moi, je voyais les rails rans fin luire sous le reflet de la lune. Nous filions! Nous filions!.... Ah! je le retrouvais cette sensation de vitesse que l'habitude vous fait oublier! Le train passa comme un éclair dans une petite gare. Si vertigineuse que fût sa course, j'eus cependant le temps de distinguer dans un bureau, sur le quai, un employé qui sommeillait près de l'appareil télégraphique. Une ou deux trépidations sur la plaque tournante; le claquement des disques; la voie rayée par les rails entre croisés, soudain plus large, plus rétrécie....la tranchée profonde, et de nouveau, la course dans la nuit....

Après, ce fut le tunnel où nous nous engouffrâmes dans un galop d'ouragan .... Encore une fois, la route libre. Maintenant, car je savais où nous étions, je songeais:

—Cette fois nous nous écrasons. Dans deux minutes, nous arrivons à une courbe si accentuée qu'à l'allure où je roule, mes roues vont chasser hors du rail.....

Le bon Dieu, sans doute, ne voulait pas que ce fût là encore. La machine, tout le train pencha .... les rails grinçèrent sous les roues affolées.... et nous passâmes!.....

Cette rampe avait été ma grande terreur. Je respirai. Les feux n'étant plus alimentés allaient s'éteindre.... La machine s'arrêterait.... Le garde-freins viendrait en tête du train.... Je lui dirais ce qui avait eu lieu.... Il poserait des pétards à l'avant et à l'arrière ... Nous étions sauvés!.....

Mais mon calme ne dura pas longtemps! Nous venions de brûler une gare, quand je vis une chose qui fit se dresser mes cheveux: le disque était fermé. La voie sur laquelle je m'engageais n'était pas libre.....

Dès cet instant, comment je ne suis pas devenu fou, je ne sais pas. Imaginez ce qui peut se passer dans la cervelle d'un homme qui, lancé sur une locomotive à plus de cent à l'heure, est averti qu'un obstacle lui barre la route!.....

Rien n'existait plus en moi que cette pensée:

—Si tu n'arrêtes, tu vas aller t'écraser avec tout ton train!—Pour éviter cette effrayante chose, il faudrait un simple geste! le simple geste de saisir les leviers qui sont à cinquante centimètres de toi....Mais ce geste, tu ne le feras pas. Tu ne peux pas le faire....et tu verras tout ....tu assisteras au drame.... tu vivras cette agonie cent fois plus effroyable que toutes les morts, d'apercevoir devant toi la chose sur laquelle tu iras te broyer.....de la regarder grandir ....de courir sur elle!....

Je voulais fermer les yeux.... Je ne pouvais pas. C'était plus fort que moi, plus fort que tout. Il fallait..... Et j'ai vu, oui, monsieur, j'ai vu! Je devinai l'obstacle avant même qu'il m'apparût. Bientôt je n'eus plus de doute... C'était un train en détresse qui obstruait la voie. Je distinguai son ombre et ses feux d'arrière! Ça approchait.... Ça approchait. Est-ce que je sais pourquoi je hurlai: "Au secours! Arrêtez!...." Qui pouvait m'entendre? Ça approchait. Tout était mort en moi, sauf la tête. Et celle-là vivait de l'effroyable vie de mes yeux qui voyaient dans la nuit, de mes oreilles qui percevaient tous les bruits par-dessus le ronflement des roues; de ma volonté qui me lançait des ordres affolés, tel un chef qui essaie de ramener ses soldats en déroute.

Ça approchait!.... Plus que cinq cents mètres.... Plus que trois cents.... Des ombres couraient sur la voie.... plus que cent.... Cent mètres, autant dire un éclair! C'était la fin! .... La rencontre... Le charnier.... l'écrasement!.....

Ah! monsieur! celui qui n'a pas vu ça!.....

..Je suis revenu à moi sous un amas de décombres. Des cris affreux passaient dans la nuit. Je distinguai dans les champs des gens qui couraient en portant des lanternes, d'autres qui, dans leurs bras, soulevaient des blessés.... et des cris.... des pleurs.....

Je voyais, j'entendais tout cela. Je ne souffrais pas. Je ne pensais pas.... Je n'appelais pas à mon secours.....

Entre deux poutres qui se croisaient au-dessus de ma tête, si près que mes lèvres les effleuraient, je regardais seulement un coin de ciel très doux, très pur, où une toute petite étoile tremblait, claire, jolie.... et qui m'amusait.....

VENTES A L'ENCAN. VENTES A L'ENCAN.

Friedrichs & Redersheimer.

ANNONCE JUDICIAIRE.

SUCCESSION DE JOHN FRIEDRICH.

NO 74,976, COUR CIVILE DE DISTRICT, PAROISSE D'ORLEANS.

MARDI, LE 2 MAI 1905.

PAR FRIEDRICHS & REDERSHEIMER—Geo. G. Friedrichs, Encanteur—Bureau Nos 832-834 rue Commune—MARDI, le 2 mai 1905, à midi, à la Bourse des Propriétés Foncières, No 311 rue Baronne, en cette ville, il sera positivement vendu à l'enchère publique, en vertu de et conformément à un jugement rendu le 13ième jour de mars et signé le 20ième jour de mars 1905, et aussi en vertu d'un ordre daté et signé le 24 mars 1905, homologuant les procédures d'une réunion de famille, par l'Hon. Fred. D. King, juge de la Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, Division B, dans la succession ci-dessus intitulée, les propriétés foncières de grande valeur ci-après décrites, à savoir:

1° Superbe propriété commerciale No 1032 et 1035 rue du Canal, entre l'avenue Remparts et la rue Bourgogne, comprenant une bâtisse en briques à trois étages avec mansarde, occupée par la "Parlor Shoe Store" et autres, contenant au rez-de-chaussée un grand magasin et subdivisée en environ 18 chambres au-dessous, le tout plus particulièrement décrit comme suit, à savoir:

Premièrement—Un certain lot de terre ensemble avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent et tous les droits, voies, privilèges, servitudes et dépendances y appartenant ou de quelque façon en dépendant, situé dans la deuxième district de cette ville, désigné par le numéro au dans l'îlet No 61, borné par les rues Canal, Remparts, Donaue, maintenant Iberville, et Bourgogne, sur un plan dressé par L. H. Pilié, annexé à un acte passé pardevant David L. McCoy, ancien notaire en cette ville, le 2 mai 1842. Lequel lot mesurant en mesure ragaine vingt six pieds de face à la rue du Canal sur une profondeur de cent trois pieds dix pouces et cinq lignes entre lignes parallèles, coupé par les numéros municipaux 1033 et 1035 rue du Canal.

Etant la même propriété qui a été acquise par John Friedrich décédé par achat de Mme Josephine Adèle Livaudais, femme de Charles Laffite, d'après un acte passé pardevant Abel Dreyfous, ancien notaire en cette ville daté le 16 août 1866. Le titre enregistré dans le Bureau des transferts pour cette paroisse dans le livre 90 folio 719.

Cette splendide propriété est située en dans quelque temps sera le centre commercial de la Nouvelle Orléans comme la ville augmentera en population et importance. La destinée du développement est à l'arrière du fleuve et de grands "emporiums" commerciaux, hôtels et autres constructions publiques se grouperont autour d'elle dans les cinq ans. Elle est en face du Club Pickwick et à moins d'un filet du dépôt terminus du Frisco, et mérite bien l'attention du capitaliste qui veut de lots. Vendu sujet au bail des prés ste locataires, une copie duquel est enregistré dans le bureau de l'encanteur.

2° La résidence centralement située et commode à 2 étages en bois, couverte en ardoises avec dépendances et grand terrain No 120 rue Marais, entre l'avenue du Canal et la rue Iberville, construite retirée de la rue et contenant galeries en devant et dans le fond grand vestibule, lat large et environ onze chambres, avec dépendance à deux étages avec quatre chambres, hangars, citernes, bridrant, etc. Les terrains sont grands et sont bien distribués donnant du jour et de la ventilation, mesurant centre vingt cinq pieds trois pouces de face par cent vingt sept pieds dix pouces et cinq lignes de profondeur et est plus particulièrement décrit comme suit, à savoir:

(a) Un certain lot de terre, ensemble avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, et toutes les droits, voies, privilèges, servitudes et dépendances y appartenant ou de quelque façon en dépendant, situé dans l'ancien faubourg Trémé de cette ville, désigné par le numéro "dix" de l'îlet No 27, borné par les rues Marais, Nord Liberté (autrefois Trémé) Iberville (autrefois Douane) et la rue du Canal, d'après un plan dressé par le défunt Joseph Pilié, voyer, le 20 juillet 1845 déposé en l'étude de Lucien Hermann, ancien notaire, et lequel dit lot de terre mesurant quarante deux pieds sept pouces et quatre lignes de face à la rue Marais par cent vingt sept pieds dix pouces et cinq lignes de profondeur entre lignes parallèles.

Etant la même propriété qui a été acquise par JOHN FRIEDRICH, décédé, par achat de Hermann L. Saxite, d'après un acte passé pardevant Edward Barnett ancien notaire en cette ville, le 5 novembre 1847 et suivi.

(b) Un certain lot de terre, ensemble avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent et tous les droits, voies, privilèges, servitudes et avantages là dessus y appartenant, situé en quelque façon en dépendant, situé en arrière de cette ville, désigné par le numéro "neuf" de l'îlet No 27 sur le plan dressé par Bengérol, ancien voyer de la municipalité No un, daté le 4 décembre 1838, déposé en l'étude de Félix De Armas, ancien notaire en cette ville par acte daté le 3 janvier 1839, mesurant quarante deux pieds, sept pouces quatre lignes de face à la rue Marais, la même mesure sur la ligne du fond, et cent vingt sept pieds dix pouces et cinq lignes de profondeur, entre lignes parallèles.

Etant la même propriété qui a été acquise par JOHN FRIEDRICH, décédé par achat de Henry Justes A. Bonnabel, d'après un acte passé pardevant Edward Barnett, ancien notaire en cette ville, daté le 23 mars 1849. Le titre enregistré dans le Bureau des Transferts pour cette paroisse dans le livre 47, folio 449.

Cette résidence de choix est à une petite distance de marche du centre des affaires, hôtels, amusements, etc. Les personnes désirant un "home" agréable avec de grands terrains devraient être attirés par cette occasion.

3° La rangée de résidences bien situées et de bon rapport, en bois, couvertes en ardoises, avec bâtisses à deux étages dans le fond, et la résidence simple en bois Nos 117, 119, 121, 123 et 125 rue Nord Liberté, entre l'avenue du Canal et la rue Iberville, contenant au tout, incluant les bâtisses dans le fond à deux étages, environ 19 chambres cabinets, galeries, etc. dans les cours sont des citernes hangars, etc. Le terrain mesurant 85 pieds 3 pouces sur 127 pieds 10 pouces et 5 lignes de profondeur et est plus particulièrement décrit dans l'inventaire comme suit, à savoir:

Trois lots de terre ensemble avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent et tous les droits, voies, privilèges, servitudes et dépendances y appartenant ou de quelque façon en dépendant, situé dans le Deuxième District de cette ville, désignés par les numéros six sept et huit, de l'îlet No 27 sur un plan dressé par Bengérol, alors voyer, le 4 décembre 1838 et annexé pour référence à un acte de dépôt en l'étude de Félix de Armas, alors un notaire, le 19 janvier 1839, lesdits lots de terre, mesurant chacun vingt huit pieds cinq pouces de face à la rue Nord Liberté (autrefois rue Trémé) par cent vingt-et-un pieds dix pouces et trois lignes de profondeur entre lignes parallèles; connus par les Nos Municipaux 117, 119, 121, 123 et 125 rue Nord Liberté.

Etant la même propriété qui a été acquise par John Friedrich, décédé, par achat de Benjamin Rosch, d'après un acte passé pardevant Joseph Cuvillier ancien notaire en cette ville, le 15 octobre 1869. Le titre enregistré dans le Bureau des Transferts pour cette paroisse dans le livre 97, folio 237.

Etant près du centre même de la ville, à proximité de la rue du Canal, ces résidences sont toujours louées et ont une grande valeur spéculative.

4° La propriété de résidence et magasin en briques à deux étages, centralement situées, Nos 945-947 rue Conti à l'encoignure de la rue Bourgogne avec une bâtisse contiguë à deux étages en briques dans le fond, No 328 rue Bourgogne, servant de restaurant, résidence adjacente et détachée, sur la rue Bourgogne, contenant en tout, magasin sur l'encoignure et environ 15 chambres dans la cour se trouve hangar, citerne, etc., plus complètement décrite comme suit, à savoir:

Un certain lot de terre, ensemble avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent et les droits, voies, privilèges, servitudes, et avantages là-dessus y appartenant ou de quelque façon en dépendant situé et se trouvant dans cette ville, dans l'îlet borné par les rues Bourgogne, Dauphine, Bienville et Conti, mesurant en mesure américaine, trente-trois pieds deux pouces de face à la rue Conti, sur une profondeur et façade à la rue Bourgogne, de cent vingt neuf pieds dix pouces entre lignes parallèles, connu par les Nos municipaux 938-942 rue Conti et 328 rue Bourgogne.

Etant la même propriété qui a été acquise par JOHN FRIEDRICH décédé, par achat de Joseph Antoine Cavigel, d'après un acte passé pardevant Edward Barnett, ancien notaire en cette ville, daté le 24 sept 1845.

Titre enregistré dans le bureau des transferts pour cette paroisse dans le livre 29, folio 190.

Aucune situation en cette ville n'a pas de meilleur avenir que cette propriété étant près de la manufacture de chaussures de Rosenberg, "Consumers Electric Plant", le "Young Men's Gymnastic Club" et le Théâtre Lyric, sert une d'obtenir une grande valeur dans peu de temps.

5° La résidence simple et magasin en bois couvert en ardoises No 240 rue Miro à l'encoignure de la rue Palmyre, contenant magasin et quatre chambres, cour dans le fond, hangars, etc. plus complètement décrit, comme suit, à savoir:

Un certain lot de terre, ensemble avec toutes les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent et tous les droits, voies, privilèges et servitudes et dépendances y appartenant ou de quelque façon en dépendant situé étant et se trouvant dans le Premier district de cette ville, dans l'îlet borné par les rues Palmyre, Miro Gasquet ou Cleveland, et Galvez désigné par le numéro un sur un devis ou plan dudit lot de terre et autres fait par Zengerstein ancien architecte, et annexé à un acte de vente à Eugène King, passé pardevant Michael Gerlase, ancien notaire en cette ville, le 17 juillet 1892, d'après lequel dit devis ledit lot mesurant vingt sept pieds de face à la rue Miro sur une profondeur et façade de sept sept pieds six pouces à la rue Palmyre et entre lignes parallèles connu par le No municipal 240 rue Sud Miro.

Etant la même propriété qui a été acquise par John Friedrich décédé par achat de Denis Matten d'après un acte passé pardevant James J. Wouff, notaire en cette ville le 26 avril 1893. Titre enregistré dans le bureau des transferts pour cette paroisse, dans le livre 149 folio 299.

Cette propriété de choix est dans un district populeux et est certaine d'une augmentation constante de valeur.

Termes et conditions—Un tiers en plus comptant, à l'option de l'acquéreur en des acquéreurs, et la balance, s'il y en a, en crédit de un et deux ans pour des billets de l'acquéreur ou des acquéreurs, spécialement garantis par hypothèque et lien de vendeur sur la propriété vendue, portant sept (7 0/0) pour cent d'intérêt par an, de la date de l'adjudication jusqu'au paiement final, cinq (5 0/0) pour cent bénéfices d'escompte en cas de paiement pour forcer la collection sur le billet ou les billets. La propriété devra être conservée assurée et les polices ou les polices la défense devant être transférées au porteur ou aux porteurs des billets, et l'acquéreur ou les acquéreurs devra assumer toutes les taxes d'Etat et de Ville pour l'année 1905, s'il y en a de dues au dessus et en plus du prix de l'adjudication. L'acquéreur ou les acquéreurs devant déposer dix (10 0/0) pour cent au moment de l'adjudication pour lier la vente.

Les actes de vente devant être passés pardevant Robert P. Upton, notaire de cette ville aux frais des acquéreurs.

THOMPSON B. WALKER,
Avocat,
Chambre 413 bâtisse Hennen

28 mars—26—avril 2, 9, 16, 23, 30 à date

Pour recevoir Alphonse XIII.

M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, a mis à la disposition de M. Chédanne, architecte du ministère, et de M. Locquet, directeur du Garde-Meuble national, les grands appartements du palais du quai d'Orsay, où doit habiter S. M. Alphonse XIII pendant son séjour à Paris.

Comme lors de la visite des souverains italiens, cet édifice deviendra palais royal pendant toute la durée du séjour d'Alphonse XIII.

Les aménagements spéciaux qui avaient été faits à cette époque subsistent intacts, et il n'y aura qu'à remeubler le palais pour y recevoir le nouvel hôte.

HOTEL BRUNO

A l'angle des rues Iberville et Dauphine
(A un îlet au-dessous de la rue du Canal)

ANNONCE UN

"Lunch" pour les Marchands de 11 à 2 heures tous les jours pour les Dames et Messieurs pour 30 sous. Concert tous les jours de midi à 2 heures; de 6 à 8 heures; de 10 heures à minuit. 9 av—1 an Dim Mer

E. J. LOUAPRE,
233 rue Decatur.
SEULE MAISON FRANÇAISE.
Articles Divers pour Epiciers,
—Agent au Sud pour les—
BALANCES DE HOWE.

—dim mer

LA PLUS COURTE LIGNE A DENVER
LIGNE DROITE A K-MAS CITY
LA LIGNE LA PLUS DIRECTE POUR LA CALIFORNIE

THE T. & P. TEXAS PACIFIC RAILWAY

La seule ligne ayant des chars dortoirs, chars avec fauteuils et wagons allant directement à

DALLAS ET FT. WORTH
SANS CHANGEMENT.

BUREAU DES BILLETS.
207 rue St-Charles,
Au dessous de l'Hôtel St-Charles.
O. B. WEEB, Agent pour la ville des Pass. et des Billets.

EXCELLENTS PLACEMENTS.

Une Splendide Occasion

S'offre aux capitalistes de faire un placement très rémunérateur par la

"WESTMINSTER HEIGHTS CO.",
"BOROUGHPARK CO." et
"BENSONHURST CO.".

277 Broadway, New York City, et avenue J. et Nostrand, Brooklyn.

S'adresser à

MIDDLETON & CAPDEVIELLE,
AGENTS GENERAUX.
731 RUE GRAVIER,
NOUVELLE-ORLEANS, LNE

7 4v

THE MONONGAHELA RIVER CONSOLIDATED COAL & COKE CO.
PAUL SCHNEIDAU Agent.
CHARBON
GROS ET DETAIL.
Les Commandes des Familles Sollicitées.
La Fourniture de Charbon aux Navires une spécialité.
Remorquage à des Prix Modiques.
Chantiers—En Ville sur la Levée, au pied de la rue Race. Phone 983; à Algier, au Dry Dock. Phone 38.
Bureau en Ville:
Rue Carondelet 315,
PHONE 576.

15sept—10m dim mer ven

VOILA LE MOMENT D'ENTRER AU

Collège Soulé,
601 et 607 Rue St-Charles.
En face de la Place Lafayette.
Et se Préparer au Succès dans les Affaires.
Plus de 15.000 étudiants ont été formés au Collège Soulé—676 pendant la dernière session. On aide les Gradués à se créer une position sans rien leur charger. Il en est des milliers qui occupent des positions marquantes dans tous les genres d'affaires.
Chambres Fraîches, Vastes Terrains, Délicieux Emplacement d'Eté, Ecoles Commerciale Sténographique et Anglaise ouverte toute l'année. Les Dames sont admises. Banque du Collège complète et magasin du Collège. Les Etudiants arriérés et les Etudiants avancés apprécieront également l'Instruction Personnelle qui leur est donnée, parce qu'on ne pousse pas les uns au détriment des autres.
Faites Demander un Catalogue.
GEO. SOULÉ & SONS.
27 août—1 an—dim

L'Abeille de la N. O.
Commencé le 29 juin 1903

LES

Vautours de Paris

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

Le Roman d'une Honnête Fille.

III

ENSORCELÉ

(Suite.)

Et la pensée de ce que le comte avait fait lui revenait à l'esprit, elle éprouvait une sorte de malaise en songeant à ce qu'il pourrait faire encore.

Ne l'avait-elle pas blessé au cœur le premier soir de leur promenade, au sortir du Casino de Trouville avec son allusion au meurtre de Fontaine-aux-Bois, et n'aurait-il pas eu l'idée de se venger d'elle en l'entraînant dans cette maison isolée?

Elle se raidit et se dit qu'elle était stupide avec ses craintes et ce fut d'un pas alerte qu'elle franchit les dernières marches de l'escalier.

Ils suivirent un large et long corridor sur lequel s'ouvraient de hautes portes de chêne verni et enfin ils arrivèrent à l'une des extrémités du château.

Angèle entra dans un petit salon qui précédait une chambre vraiment belle.

L'aspect rébarbatif de cette vieille demeure des anciens compagnons de Guillaume le Conquérant, changeait tout à coup.

Autant le reste lui avait paru sévère, autant cette chambre était riante et gracieuse.

Un grand lit bas couvert d'une courte-pointe qui avait du être taillée dans la robe de quelque marquise du temps du roi Soleil, en occupait le milieu, en face d'une cheminée de noyer d'une forme très artistique.

Des panneaux de tapisserie s'encadraient de boiseries du style et de la couleur de la cheminée.

Les meubles, les divans, les tapis avaient acquis, sous l'influence du temps, ce fini que seul il peut leur imprimer avec son inimitable patine.

—Tiens! fit Angèle enchantée d'entendre une voix humaine, fût-ce la sienne, résonner dans ce désert, c'est gentil ici.

—Vous trouvez?

—Charmant, meubles et maison. C'est à vous ce château?

—Oui, et ce serait le dernier que je vendrais, si j'avais besoin d'argent.

—Parce que vous en portez le nom?

—Vous l'avez dit.

—Il est depuis longtemps dans votre famille?

—Depuis Guillaume le Bâtard.

—C'est loin, ça?

—Huit à neuf cents ans.

—Oh!.....

L'ancienne maîtresse du capitaine Chailley reprenait tout son aplomb.

Son impression première semblait tout à fait dissipée.

L'élégance, le confort de cette chambre la rassuraient.

D'ailleurs, elle était brave de sa nature.

Le comte lui-même semblait un autre homme.

Il avait ouvert une fenêtre et se trouvait en face d'un magique spectacle.

—Venez donc voir, dit il, en appelant à lui la jeune femme.

Du balcon de la chambre un horizon superbe se déroulait devant eux.

De grands vieux arbres très vigoureux encore escortaient l'antique manoir dont les formes se dessinaient en noir sous les rayons enflammés de la lune qui s'élevait au dessus des futaies.

Au delà de vastes pelouses, un étang dans lequel baignaient des saules pleureurs étendait la nappe de ses eaux stagnantes bordées de grands roseaux.

Angèle après avoir examiné les objets curieux qui garnissaient la chambre, les miniatures des châtelaines disparues, les bergeraies de Boucher formant trumeau dans une boiserie délicate, s'était approchée, et penchée sur le balcon, elle s'écriait:

—Dieu! que c'est joli!

—N'est-ce pas? fit le comte, enlaçant de ses bras sa taille souple et fine.

Elle ajouta:

—Et comme on y serait bien à vivre à deux dans la paix des champs et loin du monde!

Brusquement elle demanda, son frais visage touchant presque celui du comte:

—Pourquoi ne vous mariez-vous pas?

Elle reprit aussitôt:

—Je ne vous dis pas cela pour moi....Je sais que je ne suis pas digne du choix d'un honnête homme! Je n'ai pas tant de prétention..... Mais il ne manque pas de jeunes filles dans votre monde....

infaillible.... et vous devez vous incliner quand il conclut, après une grande tirade assaisonnée de mots latins: "Et voilà pourquoi votre fille est muette....."

—Comment.... vous citez Molière.... fit monsieur de Beaulieu abasourdi.....

—Je ne sais pas qui je cite.... fit rondement l'ancien marin.... je sais seulement que moi, qui ne suis pas de l'Institut, je vous aurais dit tout de go: "Diane a dix-huit ans, et c'est à cet âge qu'il est bon de marier les filles ...." Et j'aurais été dans le vrai.....

Monsieur de Beaulieu ne manifesta aucune surprise.

Il était devenu pensif.

Il continuait de marcher en regardant le sable fin de l'allée.

Assurément, il avait du songer que Diane était en effet d'âge de se marier.

—Voyons.... reprit monsieur Gavant.... vous aviez naguère un projet pour elle.....

—Oui.....

—Vous pensiez pour elle à monsieur de Margemont.....

—Oui.....

—Quand vous êtes parti, en juillet dernier, vous espériez aller à une solution.....

—Oui.....

Monsieur de Beaulieu releva la tête:

—Mais mes espérances ont été déçues.....

—Monsieur de Margement n'aime point Diane?.....

—Cela ma crevé les yeux....

—Et Diane ne l'aime pas?....

—D'amour?....Non.....

—Vous en êtes certain?.....

—Autant qu'on le peut être...

—Elle vous l'a dit?.....

—A plusieurs reprises.....

—Peut être est-ce qu'elle aime ailleurs?.....

Monsieur de Beaulieu hocha sa belle tête noble:

—Non.... Au reste, qui pourrait-elle aimer?.... Nous ne voyons personne.....

—C'est exact.... dit monsieur Gavant.... Et c'est un reproche que je dois vous faire.....

"Mon vieil ami, vous êtes un vieil égoïste.... vous l'enterrez toute vivante, cette pauvre Diane.... Cependant, rien ne vous eût été plus facile que d'entretenir des relations avec la ville.... Il est vrai que vous avez une excuse en ceci que vous aviez compté sur votre cousin pour gendre.....

"Mais, maintenant, il va vous falloir aviser.....

Monsieur de Beaulieu ne répliqua pas.

Une ride coupait verticalement son grand front intelligent.

Mais, après avoir soigneusement vidé sa pipe et l'avoir replacée dans son étui, monsieur Gavant reprit:

—Et puis, ce n'est pas tout ça ....Voici un quart d'heure que je finasse pour ne rien dire.... Il est temps de mettre les points sur les i.....

"J'ai quelqu'un à vous proposer.....

—Vous avez quelqu'un à me proposer pour Diane?..... fit monsieur de Beaulieu en ne réprimant pas un geste d'étonnement.

—Oui .... Un charmant garçon.....

—Qui cela?.....

—Il ne tiendra qu'à vous de le connaître.....

—Ah!....je ne le connais pas!

—Non.....

—Et, qui est-ce charmant garçon?.....

—Le fils unique d'un armateur de Marseille: Ripeyre.....

—Quel âge?.....

—Trente-cinq ans .... sérieux ....bûcheur....Il doublera certainement la fortune de la maison, qui est déjà considérable.. Et je me porte garant qu'il fera le bonheur de Diane.....

Et l'ancien capitaine au long cours ajouta:

—Je connais la famille depuis vingt-cinq ans....Elle est d'une honorabilité absolue .... Marius ce garçon s'appelle Marius..... serait vraiment un excellent parti pour vous.....

Il ajouta encore:

—Pressentez Diane ce soir... Et puis, après-demain, venez déjeuner chez moi .... Marius y passe la journée....

"Ça ne vous engagera en rien.

Il se fit un long silence.

A continuer.